

JAUMAIN, Serge, dir., *Les immigrants préférés. Les Belges* (Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, Collection internationale d'études canadiennes, 1999), 196 p.

Jean Lamarre

Volume 55, Number 4, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/010449ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/010449ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamarre, J. (2002). JAUMAIN, Serge, dir., *Les immigrants préférés. Les Belges* (Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, Collection internationale d'études canadiennes, 1999), 196 p. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 55(4), 620–623. <https://doi.org/10.7202/010449ar>

Friesen ne fait mystère ni de ses intentions ni de la diversité d'interprétations auxquelles se prêtent ses récits soigneusement construits. Démonstration supplémentaire de l'humanisme et de l'intelligence de ce texte, cette ouverture d'esprit laisse à penser, s'il en était encore besoin, que les historiens canadiens se souviendront encore de cet ouvrage dans une dizaine d'années.

IAN MCKAY

Département d'histoire  
Université Queen's

Traduction : Pierre R. Desrosiers

JAUMAIN, Serge, dir., *Les immigrants préférés. Les Belges* (Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, Collection internationale d'études canadiennes, 1999), 196 p.

**E**n dépit de l'intérêt que suscitent depuis plusieurs années l'étude de l'immigration au Canada, certains groupes de nouveaux venus ont été négligés. C'est le cas des immigrants belges. Ce recueil de textes, dirigé par Serge Jaumain, fruit d'un colloque international organisé par le Centre d'études canadiennes de l'Université libre de Bruxelles, remédie à cette situation. À travers neuf articles tirés des communications présentées lors de ce colloque, cet ouvrage nous offre les éléments essentiels pour comprendre l'immigration belge et la « préférence » dont elle fit l'objet par les autorités politiques canadiennes et québécoises. Les auteurs y proposent également des pistes de recherches aptes à stimuler de nouvelles études dans ce champ de recherche encore en friche.

Les articles rassemblés ici peuvent être regroupés autour de trois thèmes. Tout d'abord, l'article rédigé conjointement par Serge Jaumain et Matteo Sanfilippo, celui de François Weil et celui de Serge Jaumain font tour à tour le point sur l'état de la recherche. Les articles suivants, signés par Matteo Sanfilippo, Serge Jaumain et Martin Pâquet, traitent plus spécifiquement des représentations de l'immigration belge. Sanfilippo nous renseigne sur l'apport des sources ecclésiastiques romaines du xviii<sup>e</sup> au xx<sup>e</sup> siècle afin de mieux connaître les Belges en Amérique. Jaumain nous familiarise avec les récits de voyages et les brochures de propagande diffusés en Belgique par le Canada et leur impact sur l'image que se faisaient les autorités canadiennes des Belges. De son côté, Pâquet analyse l'évolution des représentations qui animent et influencent les responsables canadiens à qui incombe la tâche d'attirer les immigrants. Les trois derniers articles

abondent, quant à eux, des sujets plus spécifiques. Le premier, rédigé par Cornelius J. Jaenen, traite de l'intégration économique des immigrants ; celui de Anne Morelli analyse le cas des Italo-Belges, c'est-à-dire des Italiens qui ont séjourné quelque temps en Belgique avant de poursuivre leur route vers le Canada. Enfin, Marc Debuissou et Nathalie Tousignant précisent certains aspects de l'immigration récente des Belges au Canada.

D'entrée de jeu, Jaumain et Sanfilippo exposent les raisons qui expliquent le peu de recherches effectuées jusqu'ici sur ce groupe ethnique. Les Belges ont été en fait très peu nombreux à immigrer au Canada. En 1901, ils étaient moins de 3000 au Canada et en 1991, ils étaient à peine plus de 67 000. Pour expliquer ce phénomène, ils rappellent fort justement un élément qui échappe sans doute à plusieurs ; la Belgique a été le premier pays d'Europe continentale à profiter de la révolution industrielle au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. De ce fait, ce pays a connu un essor industriel considérable qui a contribué à retenir davantage sa population. Certes, il y a eu migration, affirment-ils, mais celle-ci s'est souvent limitée aux régions belges en pleine industrialisation ou s'est orientée vers le nord de la France. Mais il n'y eut point, comme chez d'autres Européens, de déplacement massif vers les pays de l'Amérique du Nord.

Une autre raison tient au fait que ces migrants ne constituent pas une minorité visible facilement repérable et qu'ils se sont remarquablement bien adaptés et intégrés à leur milieu d'accueil. De plus, outre certaines concentrations comme celles que l'on retrouve dans l'Ouest canadien et en Ontario, les immigrants belges se sont dispersés ou furent noyés dans la masse.

Dans ces conditions, on pourrait croire que l'impact de l'immigration belge sur la société canadienne a été limité. Or la lecture de ce recueil démontre que les historiens ont eu tort de négliger l'étude de ce groupe dont la présence s'est largement fait sentir à plusieurs niveaux. Dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, comme le démontre l'article de Sanfilippo, des missionnaires en provenance de régions qui allaient constituer la future Belgique, et notamment le récollet Louis Hennepin, ont participé à l'évangélisation des Amérindiens et ont constitué une courroie de transmission centrale entre Rome et les diverses missions installées en Amérique du Nord. Par ailleurs, au niveau économique, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des entrepreneurs belges sont venus investir au Canada et ont créé notamment la *Belgo Pulp and Paper Company* dans la région de Shawinigan. Ces investissements belges, bien que modestes, se maintiennent au cours du XX<sup>e</sup> siècle, comme le démontre l'article de Jaenen, notamment par la mise sur pied d'usines

de transformation de la betterave et du tabac. Les investissements belges se poursuivent après la Deuxième Guerre mondiale, faisant de la Belgique le troisième investisseur étranger en importance au Canada, devancé seulement par l'Angleterre et les États-Unis. Enfin, au niveau socioculturel, les Belges ont introduit des traditions syndicales qui ont marqué l'expansion du mouvement ouvrier au Canada, en plus d'appuyer les réformes dans l'enseignement et d'offrir en nombre considérable des enseignants et des scientifiques dont le Québec avait besoin dans les années 1960 et 1970.

L'immigration belge au Canada se divise en trois phases. La première s'amorce vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour se terminer en 1914 et attire près de 19 000 immigrants. La seconde, qui amène plus de 13 000 immigrants au Canada, a lieu durant les années 1920 alors que la troisième, la plus importante, a lieu après la Deuxième Guerre mondiale et mène à l'établissement de plus de 30 000 immigrants belges au Canada.

Malgré ces faibles statistiques, les autorités responsables de recruter des immigrants ont porté une attention toute particulière aux Belges. Dès après la Confédération de 1867, la Belgique est rapidement devenue l'objet de convoitise par les responsables de l'immigration au Canada. Comme le signale si éloquemment Martin Pâquet, les autorités considéraient les Belges comme des immigrants « préférés ». À leurs yeux, les Belges répondaient à tous les critères recherchés : ils étaient travailleurs, religieux et rompus aux techniques agricoles. Or, à la lumière du faible nombre d'immigrants recrutés, les efforts consentis n'ont visiblement pas donné les résultats escomptés. Malgré la préférence exprimée à l'endroit des Belges, Pâquet montre bien que l'idée que se faisaient les autorités canadiennes des besoins des Belges et le discours qu'elles croyaient devoir tenir pour les attirer procédaient davantage de préconceptions, de préjugés sans grande relation avec la réalité belge.

L'article d'Anne Morelli met en relief un aspect inusité qui mérite que l'on s'y arrête, le fait qu'un nombre significatif des immigrants belges arrivés au Canada soient en fait des immigrants italiens qui ont séjourné quelque temps en Belgique avant d'entreprendre la grande traversée atlantique. Ces Italiens furent d'abord attirés par le travail minier en Belgique. Mais déçus des conditions offertes, ils ont décidé de se rendre au Canada après la Deuxième Guerre mondiale. Cet article, basé en partie sur une enquête menée auprès de ces immigrants, montre que les attentes de plusieurs migrants italiens n'ont pas été comblées en Belgique et que dans ce contexte, le Canada leur est apparu comme une destination où les caractéristiques du marché du travail leur semblaient moins pénibles. Cet article

fort intéressant révèle non seulement une dimension peu connue de l'immigration italienne, mais aussi les itinéraires migratoires souvent sinueux qu'empruntent les migrants avant d'atteindre le Canada.

Enfin, l'article de Debuisson et Tousignant analyse les caractéristiques démographiques des Belges au Canada (1991-1995). Les auteurs concluent qu'au fur et à mesure que le xx<sup>e</sup> siècle progresse, la Wallonie remplace la Flandre comme région d'origine la plus importante des migrants, reflétant ainsi les liens plus étroits qui se nouent au sein de la francophonie. Ils révèlent aussi le très haut degré de scolarisation des migrants et leur intégration massive dans le secteur tertiaire de l'économie.

Ce recueil est intéressant et rafraîchissant, dans la mesure où il permet d'entrer dans un univers encore peu exploré et riche en enseignements.

JEAN LAMARRE  
Département d'histoire  
Collège militaire royal du Canada

LYON, David et Marguerite VAN DIE, dir., *Rethinking Church, State and Modernity : Canada Between Europe and America* (Toronto, University of Toronto Press, 2000), xiv-353 p.

**C**e volume, qui accueille sociologues et historiens, se donne d'entrée de jeu un objectif fort ambitieux : rien de moins que « repenser » la relation entre la religion, l'État et un ensemble de phénomènes socioculturels définis comme « modernité », telle que cette relation a évolué au Canada anglais et au Québec depuis 1960. On y examine, essentiellement, ce que les directeurs du recueil qualifient de « two secularizations — understood as de facto disestablishments » (p. 5) qui ont marqué l'évolution du protestantisme et du catholicisme ainsi que de leur relation respective à l'État. Le volet critique proposé par les auteurs consiste à remettre en question les anciennes acceptions simplistes et maladroites du mot « sécularisation » entendu au sens étroit de déclin religieux ou de transition doctrinale. Pour le remplacer, ils cherchent à étudier les modes par lesquels « the religious is restructured and relocated » et, procédé heuristique, ils lui ont substitué le terme plus neutre et plus ouvert de « modernité », lequel admet à la fois les éléments de la thèse classique de la sécularisation, tels « liberal democracy, industrial capitalism, high technology, spreading urbanism, and a belief in progress as an article of cultural faith » (p. 3), et d'autres formes socioculturelles « postmodernes », marquées par la dislocation et la fragmentation, ainsi qu'une préoccupation identitaire à la fois personnelle et